

13. La “Littérature-Monde” vs “la Littérature francophone”. Pourquoi cette rupture et que peut-elle apporter dans l’approche de la diversité linguistique et culturelle en classe de FLE?

CLOTILDE BARBIER MULLER*



“Qu’importe, une langue a ceci de particulier: c’est une immense maison aux portes et aux fenêtres sans cadres, ouverte en permanence sur l’univers, c’est un pays sans frontières, sans police, sans État, sans prisons. [...] Le français, une langue “écrite, malmenée, enrichie, fécondée par des milliers de créateurs éparpillés dans le monde [...] Je ne citerai pas là tous ceux qui ont nourri et enrichi cette langue au point de la faire migrer dans des contrées et des intimités où elle n’aurait jamais pu entrer toute seule.”

(Ben Jelloun, 2007, pp. 113-124)

DOI: <https://doi.org/10.52501/cc.314.13>

Resumen

En este artículo, se intentará mostrar por qué, cuándo y cómo apareció el concepto de “Literatura-Mundo” para sustituirse a la literatura llamada “francófona” y en qué, este concepto puede ser rico en aperturas y descubrimientos para el acercamiento de la diversidad lingüística y cultural del francés en clase de Francés como Lengua Extranjera.

Palabras claves: *literatura, enseñanza del fle, diversidad, regreso del mundo vs. francofonía.*

* Doctora en Humanidades. Profesora del Departamento de Lenguas Extranjeras de la Universidad de Sonora, México. ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-3527-3012>

Abstract

In this article, we will show why, when and how the concept of “World-Literature” intends to substitute itself to the so called “francophone” literature and in what way, this concept can be rich in openings and discoveries for the approach of linguistic and cultural diversity of French in a French as a Foreign Language class.

Key words: *Litterature- teaching FFL- Diversity- Return of the world vs. francophony.*

Résumé

Dans cet article, nous montrerons pourquoi, quand et comment est apparu le concept de “Littérature-Monde” pour se substituer à la littérature dite “francophone” et en quoi ce concept peut être riche d’ouvertures et de découvertes pour l’approche de la diversité linguistique et culturelle du français en classe de Français Langue Étrangère

Mots-clés: - *Littérature- Enseignement du FLE- Diversité- Retour du monde vs. francophonie.*

Introduction

Après une analyse exhaustive des représentations de la francophonie dans un manuel de FLE, dans une thèse doctorale conclue en 2013¹, il m’est apparu clairement que l’idée même de “francophonie” et l’imaginaire sous-jacent à ce concept devaient être révisés, voire remis en question en ce qui concerne sa présentation dans l’enseignement du FLE. En effet, l’idée d’une communauté linguistique et culturelle lisse, inclusive, se réunissant harmo-

¹ - La francophonie dans l’enseignement du Français Langue Étrangère. - Analyse des manuels de FLE « Latitudes » et des représentations des enseignants du Département de Langues Étrangères de l’Université de Sonora (Barbier 2013).

nieusement autour de l'usage de la langue française s'est révélée être en fait, une illusion, une image d'Épinal écornée dans la mesure où il ne s'agissait en fait que de distinction entre francophonies du Nord et francophonies du Sud où étaient fortement marqués le caractère tiers-mondiste du Sud dans des stéréotypes de nature clairement néocolonial et le caractère « atavique » occidental et moderne du Nord. La francophonie qu'on avait mise tant de temps à inclure dans l'enseignement du français et que les enseignants accueillaient avec enthousiasme malgré certaines réserves analysées elles aussi dans la thèse, d'une certaine façon « ratait » son entrée.

Pourquoi la Littérature?

Pour remédier à ces failles d'interprétation de la francophonie, une des recommandations finales de la thèse (Barbier, 2013) était d'inclure dans les manuels de FLE, la littérature comme expression authentique de la langue française et en particulier certains auteur.e.s. issu.e.s de la « francophonie » qui pouvaient le mieux représenter cette authenticité spécifique des « francophonies ».

Littérature francophone

Curieusement, l'expression *littérature francophone*² existe depuis peu de temps, et on ne parlait pratiquement pas de littérature francophone avant 1990. Elle désigne, dans l'absolu, l'ensemble des textes littéraires produits en français, quel que soit le pays de provenance des auteurs. Or, dans la pratique courante, notamment en France, *littérature francophone* renvoie uniquement aux productions des écrivains non hexagonaux, qu'ils soient de langue maternelle française (Belges, Suisses, Québécois) ou non (citoyens de pays de l'Afrique francophone, Haïtiens, Antillais, Néo-Calédoniens, etc.). La littérature francophone se distingue ainsi de la littérature française qu'elle exclut

² Le premier ouvrage à porter explicitement ce titre en France est l'anthologie de Jean-Louis Joubert à ma connaissance, *Littérature francophone*, Paris, Nathan, 1992.

de son champ — ou plutôt dont elle est exclue — sur la base de la nationalité des auteur.e.s et de leur langue maternelle en ce qui concerne certain.e.s.

En cherchant à dépasser cette dimension non hexagonale fortement remise en question dans la thèse pour les raisons de discriminations citées ci-dessus et en explorant le domaine de la littérature dite francophone, est alors apparue ce concept de « Littérature-Monde » « qui, à mon sens, apportait finalement les réponses cherchées pour résoudre l'ambiguïté permanente liée au concept de francophonie. Ce nouveau concept était présenté et défendu dans un manifeste intitulé « *Pour une "littérature-monde"* » signé par 44 auteur.e.s « francophones » et a été suivi ensuite par la publication d'un ouvrage intitulé de la même façon où 27 signataires ont apporté leurs contributions pour définir l'idée de « Littérature-Monde ».

La question se posait donc clairement à présent : Littérature « francophone »? ou « Littérature-monde »? Pourquoi cette rupture et qu'apporte-t-elle au débat proposé ci-dessus lorsqu'il s'agit de découvrir la diversité linguistique et culturelle de la langue française dans les cours généraux de FLE de l'Université de Sonora ? Nous essaierons d'en délimiter les contours dans ce qui suit.

« Littérature Monde »?

Comme cela a été noté ci-dessus, ce concept est né dans un manifeste signé par 44 auteur.e.s dans le journal *Le Monde* et publié en mars 2007; l'idée de « Littérature-Monde » naissait alors « d'un gigantesque ras-le-bol devant l'état de la littérature française, devenue sourde et aveugle [...] à la course du monde, à force de se croire la seule, l'unique, l'ultime référence, à jamais admirable, modèle livré à l'humanité » (Le Bris, 2007, p. 25) et magnifié dans le terme de « francophonie », devenue un carcan pour tous les auteur.e.s d'expression française issu.e.s principalement des anciennes colonies de la France. Nous devons préciser que ce manifeste a déclenché une certaine polémique chez les partisan.ne.s de la vision idéalisée d'une francophonie politique, linguistique, économique et humaniste³ sur laquelle nous ne nous

³ On se souvient notamment de la réaction critique d'Abdou Diouf, alors — ou le conflit —

arrêterons pas ici, mais qui a bien montré le lien entre francophonie et francocentrisme, reprochant l'amalgame que selon lui, les auteur.e.s du Manifeste en faisaient.

Le terme « francophonie » pouvait bien être remis en question surtout en littérature où il s'agit plus du choix de la langue d'expression et de création que d'un rapport de force géopolitique. Dans ce manifeste, on déclare « le retour du monde », le grand absent de la littérature française et on se félicite que le temps du « dialogue dans un vaste ensemble polyphonique » soit arrivé.

Pour mieux comprendre la genèse du concept *littérature-monde*, et l'aventure qu'il représente en Littérature, il nous faut remonter à l'édition 2006 du festival « Etonnants Voyageurs », organisé cette année-là à Bamako, capitale du Mali, grâce auquel M. Le Bris, Abdourahman A. Waberi, Jean Rouaud et Alain Mabanckou cherchent à promouvoir l'idée d'un changement de paradigme de la littérature *francophone*:

« L'idée était d'imaginer [la littérature française] comme un élément de la littérature francophone et non, comme c'est le cas, de toujours définir les lettres francophones comme une dépendance de la littérature française » expliquera, *a posteriori*, Alain Mabanckou (2007a).

Origines du concept « Littérature-Monde » : une revue, un festival, un manifeste

Pour chercher plus en avant encore, l'origine de l'idée du « retour du monde » en littérature, remontons à présent aux années 90, lorsque Michel Le Bris, écrivain "baroudeur", passionné de romans de voyages et d'aventures, de récits d'explorateurs, d'histoires de pirates et de chercheurs d'or, de romans urbains contemporains, de toute une littérature qui raconte le monde, crée la revue *Gulliver*, dont un numéro spécial est consacré aux « écrivains voyageurs ». Cette revue sera elle-même à l'origine du festival « Etonnants Voyageurs » mentionné ci-dessus, après qu'en 1993, *Gulliver* a publié un numéro spécial « world fiction » : la revue présente les romans

secrétaire général de l'Organisation Internationale de la Francophonie qui soulignait la différence.

qui racontent le monde en mouvement, les migrants, les récits de voyage, les télescopes de cultures et des destinées extravagantes.

Ainsi est donné le ton du festival « Etonnants Voyageurs » inauguré en 1999 par son créateur Michel Le Bris qui veut y attirer et y faire se rencontrer les écrivain.e.s qui racontent leur époque dans son authenticité, les mégapoles où tous les brassages deviennent possibles, toutes les traditions sont bouleversées, les identités recomposées, les langues créolisées, les personnalités démultipliées — qui décrivent la vie même d'aujourd'hui, des écrivain.e.s prolifiques, ancré.e.s dans plusieurs mondes — la « *world fiction incarnée* » l'appelle Michel Le Bris ?

Qu'entend-il par là ?

« La même année le prix Nobel est attribué à Derek Walcott, poète des Caraïbes, de langue anglaise et d'ascendance africano-hollandaise, le très prestigieux Booker Prize à Michael Ondaatje, Sri-Lankais d'ascendance indo-hollando-anglaise, éduqué en Angleterre et vivant au Canada, le prix Goncourt à Patrick Chamoiseau, écrivain caraïbéen de langue française, chantre de la créolité — sans oublier le Goncourt des lycéens décerné à Eduardo Manet. Un hasard, vraiment ? Peut-être pas. Depuis le Booker Prize 1981 (anglais), décerné aux « Enfants de minuit » de Salman Rushdie, ce prix a déjà été décerné à deux Australiens, un demi-sang maori, un Sud-Africain, une femme d'ascendance polonaise, un Nigérian et un exilé du Japon. Un raz de marée de « bâtards internationaux », comme l'écrit Salman Rushdie. Quand on commençait à croire le genre romanesque en péril apparut l'évidence, tout à coup, d'une littérature nouvelle, bruyante, colorée, métissée, qui donne à voir, à lire enfin le monde en train de naître. »

Cette déclaration marque bien qu'il devient de plus en plus difficile d'enfermer la littérature dans un seul moule national comme autrefois, où les auteurs très peu itinérants — à quelques exceptions près — racontaient leur monde, leur culture et marquaient de leur sceau les Littératures Nationales. Ainsi Boileau racontait la société française du XVII^e siècle, Dostoïevski racontait la société russe du XIX^e siècle, Dickens la société anglaise, et ainsi étaient classifiées, rangées dans les rayons de librairies, enseignées, les littératures « nationales ».

Rappel de l'histoire... avant la globalisation, la francophonie

La globalisation par son caractère absorbant, par son besoin de changer le monde et de l'adapter à des normes essentiellement économiques a également affecté les Arts et les Lettres, puisqu'elle a poussé les hommes loin de leurs frontières, les a mélangés à d'autres cultures plus ou moins dominantes, a modifié leurs règles de vie, leurs relations et a bouleversé le rôle des identités, des langues, bien au-delà de toute dimension jamais connue depuis le début de l'Histoire des hommes.

Avant d'arriver à cette (ultime ?) étape appelée « Mondialisation » (ou aussi « globalisation »), de nombreux empires se sont succédé dans cette histoire, chacun modifiant les langues et les cultures dans lesquelles ils s'installaient. Il en fut ainsi pour l'empire français construit en deux étapes, mais s'étendant sur un peu plus de quatre siècles, qui a profondément marqué l'histoire des hommes sur les cinq continents.

Le Premier espace colonial, constitué à partir du XVI^e siècle, comprenait des territoires nord-américains, quelques îles des Antilles, les Mascareignes,⁴ quelques "comptoirs" en Inde et en Afrique. Il connut son apogée grâce aux exportations commerciales à partir des Antilles (Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe) de café et surtout de sucre, entre 1763 et la fin des années 1780. La Révolution marque l'effondrement brutal de l'expansion de l'empire qui disparaît presque entièrement sous le Premier Empire.

Le Second espace colonial, constitué à partir des années 1830, se composait principalement de régions d'Afrique, acquises à partir des anciens comptoirs, mais aussi d'Asie (Indochine) et d'Océanie (Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides). Ce second empire colonial était de la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle, le deuxième plus vaste du monde, derrière l'empire colonial britannique. Cet empire colonial fut présent sur tous les continents, à son apogée de 1919 à 1939, il s'étendait sur 12 898 000 km². Incluant la métropole française, les terres sous souverai-

⁴ Les Mascareignes sont situées dans le sud-ouest de l'océan Indien, à environ mille kilomètres au large de la côte orientale de Madagascar, et sont formées de trois îles principales, La Réunion (France), l'île Maurice et Rodrigues (Maurice).

neté française atteignaient de 1920 à 1939 plus de 13 000 000 km², soit environ 8,7% des terres émergées. Il était administré par les Forces coloniales françaises.

De 1534 à 1763 (soit 229 ans) et ensuite de 1763 à 1962 (soit 199 ans), l'empire colonial français aura donc duré près de 5 siècles, soit précisément 428 ans et aura modifié ainsi le destin de la langue française. À cet égard, le géographe Onésime Reclus, observateur de cet empire, avait conçu le terme de « francophonie » pour le définir et pour créer l'idée d'un vaste ensemble unifié dans la seule langue française. Son discours, bien évidemment, était lié à l'idée d'expansion coloniale, de puissance de la France dans le partage du monde entre Anglais, Espagnols et Portugais.

Le terme de « francophonie » est donc fortement empreint d'idéologie expansionniste, ce qui contribue, malheureusement encore aujourd'hui, à brouiller les messages venus d'ailleurs, et c'est ce lien qu'il devient urgent aujourd'hui, dans le monde des Lettres de couper, afin que n'importe quel. le créateur.e en langue française se sente « libre ». D'ailleurs, nous le constatons dans le Manifeste, des écrivain.e.s comme Tahar Ben Jelloun, Edouard Glissant, Dai Sijie, Abdourahman A. Waberi, Anna Moï ou Jacques Godbout y prônent une langue française « libérée de son pacte exclusif avec la nation ».

Pourquoi ce désir d'indépendance?

Conserver le terme de littérature « francophone » impliquerait donc qu'on l'appose/l'oppose (?) forcément au concept de littérature « française » et on imagine tout naturellement que ses auteur.e.s sont originaires de cet ancien empire colonial, qu'ils ne font pas pleinement partie de la littérature « française », faite par des Français, dans une langue qui n'a pas voyagé ailleurs et qui ne s'est donc pas mélangée, dans une tradition littéraire digne des « grandes littératures », modèle universel de la création littéraire. Comme le commente Mabanckou, dans un article publié dans *Le Monde*, le 18 mars 2006 : « La francophonie, oui, le ghetto, non » :

« Dans ces conditions, la littérature francophone n'est perçue que comme une littérature des marges, celle qui virevolte autour de la littérature française, sa génitrice. »

Ce même auteur rappelle que dans les espaces anglophone, hispanique ou lusophone, les «littératures venues d'ailleurs» ne souffrent pas de cette hiérarchisation, ce qui accuse encore plus fortement la distinction qui est faite entre Littérature française et Littérature francophone. Il souligne aussi que, curieusement, les écrivains «francophiles».

ces écrivains qui ne viennent pas de pays francophones et qui ont choisi d'écrire en français - sont le plus souvent immédiatement intégrés dans les Lettres françaises ? Ainsi Makine, Cioran, Semprun, Kundera, Beckett sont placés dans les rayons de la littérature franco-française tandis que Kourouma, Mongo Beti, Sony Labou Tansi relèvent encore de la littérature étrangère, même s'ils écrivent en français.

Serait-ce donc dû à une relation de « coloniaux » à « colonisés » qui se perpétue au travers de la langue, dans une intention de « sous-mettre » le « colonisé », ou à une couleur de peau, ou à un lieu d'origine sans tenir compte de la créativité, de l'expression artistique propre ?

Ces auteurs ainsi cloîtrés, balkanisés, claquemurés, isolés, sont irrémédiablement condamnés à porter le fardeau d'une idéologie incompatible avec l'indépendance de la création. Ils vont aboyer, mais leurs aboiements ne dépassent guère les lisières du cul-de-sac.

En fait, la seule question qui devrait se poser face à un texte écrit en français est celle-ci, posée par Mabankou, là encore, à ses étudiants: « Ce texte est-il écrit en français ou pas ? » Par conséquent, lorsque je traite un thème littéraire, je me garde de laisser apparaître la distinction littérature française/littérature francophone.

Il s'agira simplement de venir d'une langue et non pas d'un pays particulier, de venir d'un univers littéraire et non pas d'une littérature.

Pourquoi « Monde » ?

Le concept de *Littérature francophone*, dans sa définition acceptée comme non hexagonale, nous renvoie inévitablement à des courants littéraires contemporains qui ont traversé la littérature écrite en langue française comme celui de la « Négritude », chère à Senghor et à Césaire, de la « Créolité » porté par Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Jean Bernabé.

La Négritude de Senghor exposée dans *Liberté. Négritude et Humanisme* (1964) se réclamait de l'absolu de l'identité négro-africaine en opposant la culture helléniste de la France au lyrisme africain, « nègre ».

La créolité que l'on découvre dans *Eloge de la Créolité* (1989) bien que novatrice et en rupture avec le concept de Négritude, est inséparable de l'histoire coloniale française et de certaines considérations politiques. Issu d'un peuple composé d'identités diverses que le joug de l'Histoire a réuni sur le même sol, sous domination coloniale, sans nation propre, ni identité politique souveraine, le créole est l'ancien sujet de l'esclavage et de la Traite négrière.

Pour sortir le concept de créolité de ce carcan historique, Edouard Glissant est le premier à concevoir le « Tout-Monde » : multiple, diffracté et imprévisible, le Tout-monde est un espace mouvant où les identités, les langues et les cultures se créolisent et disparaissent.

C'est dans ce chaos-monde que se forme une nouvelle humanité apte à faire face à l'imprévu.

J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité. [...] La conjonction des histoires des peuples propose aux poètes d'aujourd'hui une façon nouvelle. La mondialité, si elle se vérifie dans les oppressions et les exploitations des faibles par les puissants, se devine aussi et se vit par les poétiques, loin de toute généralisation. (1997, p. 176)

Pourquoi un « Manifeste »?

La dimension politique

Comme on l'aura remarqué dans la justification de Michel Le Bris où il mentionne *un gigantesque ras-le-bol*, le choix du « manifeste » mérite aussi qu'on s'y arrête dans la mesure où un manifeste n'est pas un écrit anodin et tous les exemples de manifestes que nous connaissons ont fortement marqué l'Histoire sociale comme l'Histoire culturelle et artistique.⁵

Un manifeste s'inscrit dans le positionnement d'un groupe sur l'état du monde dans lequel les membres de ce groupe s'inscrivent eux-mêmes. Un manifeste proclame une vérité et pour ce faire utilise des effets théâtraux d'injonction, de surprise et bien sûr de provocation, effets qui ne manquent pas dans le *Manifeste des 44* et qui ont suscité de nombreuses critiques. Il est convenu aussi de considérer que tout manifeste littéraire présente une double dimension : poétique et politique. Ceci était évident dans le *Manifeste du surréalisme* où André Breton créait un mouvement littéraire contestataire des valeurs établies après la Première Guerre mondiale et qui succédait au mouvement dada dont l'objectif était de rompre avec tout ordre et toutes règles préétablies. Dans le cas du *Manifeste des 44*, la dimension politique est particulièrement évidente aussi pour les raisons historiques et géopolitiques exposées ci-dessus mais aussi parce qu'il apparaît dans un contexte politique national tendu où le candidat à la présidence de la France d'alors, Nicolas Sarkozy, propose comme promesse électorale de créer un ministère de l'identité nationale (qui sera créé ensuite, sous la forme d'un très xénophobe ministère de *l'immigration*, de *l'intégration*, de *l'identité nationale* et du *Codéveloppement*) où pour la première fois, on restreindrait le concept d'identité à un décret ministériel arbitraire. L'immigration en provenance des ex-colonies françaises en Afrique serait fortement contrôlée et le concept de « francophonie » loué dans les discours politiques n'aurait alors plus aucune valeur dans la défense du droit à l'asile ou à la naturalisation. La montée des extrêmes droites dans pratiquement toute l'Europe marque également

⁵ On peut citer comme exemple le *Manifeste du Parti Communiste* 1848 ou le *Manifeste du Surréalisme*, 1924.

un changement de vision du monde et des sociétés aux « valeurs » de plus en plus repliées sur elles-mêmes. On comprend mieux que la dimension politique de ce manifeste puisse alors dépasser en quelque sorte la dimension littéraire ou en tout cas, qu'elle l'ait façonné, qu'elle l'ait motivé. On notera de fait, l'importance du manifeste en tant que prise de position radicale à la dimension tout aussi politique que littéraire, avec celui créé la même année 2007, par le collectif Qui fait la France? qui remet en question lui aussi, l'identité et le rôle de la littérature à partir de la réalité des nouvelles générations de français.es issu.e.s des immigrations.

La dimension littéraire

La dimension littéraire du manifeste se trouve condensée dans la phrase: « Le monde revient ». Les auteur.e.s expriment « un désir nouveau de retrouver les voies du monde » où sont célébrés « les romans bruyants, colorés, métissés qui disent avec une force rare et des mots nouveaux la rumeur de ces métropoles exponentielles où [...] se mêlent les cultures de tous les continents ».

Il y a donc bien une mise à distance avec la littérature franco-centriste, respectueuse d'une langue non métissée, qui décrit un pays qui se referme de plus en plus sur lui-même. En fait, l'ambition de ce manifeste est d'imposer de nouveaux contours à la production littéraire en français, existante et à venir, et de l'ouvrir à la pluralité et à la diversité des écritures pour favoriser la reconnaissance des minorités et des littératures dites « mineures ».

Le centre n'est plus le centre, il est partout.

La littérature-Monde, une approche pédagogisée en classe de FLE

L'utilisation de la littérature en classe de FLE, après plusieurs années d'abandon, est, depuis quelques années, remise au goût du jour et nous ne nous attarderons pas ici sur la justification didactique de cet outil, nous soulignerons simplement deux de ses fonctions essentielles:

- D'une part, elle permet de relever le défi de la lecture au travers de diverses stratégies de compréhension qui impliquent un travail sur les mots et la forme.
- Et d'autre part, elle permet à l'apprenant de s'ouvrir à la culture, (à l'interculturel également puisque sa propre culture intervient dans son interprétation du texte) dans la mesure où la classe de FLE est le lieu privilégié de la rencontre de plusieurs cultures en devenir.

Grâce à ses diverses représentations de l'altérité, la littérature en langue française est un espace de construction d'identités et de reconnaissance des appartenances multiples de chacun. Le choix que fera l'enseignant de textes qui favoriseront cette rencontre sera donc déterminant et s'il aura fait auparavant la distinction proposée dans cet article sur la dimension politique et littéraire de la « littérature-monde », il aura libéré le texte et son auteur.e de son rapport géopolitique, réducteur trop connoté à la « francophonie ». En effet, le choix de textes spécifiques aux auteur.e.s qui ont opté pour ce concept d'ouverture au monde, plutôt que pour le texte « francophone » (ou francographe en l'occurrence), propose une diversité de discours sur la littérature et les langues, dans un contexte familier à nombreux d'enseignants de FLE, celui de la mondialisation culturelle. Le lecteur d'auteur.e.s de *Pour une littérature-monde* se trouvera face à un mélange d'aspirations, de propositions et de revendications d'ordres très divers qui renvoient à la complexité de l'objet littérature et de ses relations avec les notions de langue, d'identité ou encore de nation.

Beaucoup de ces auteur.e.s sont « expatrié.e.s » et racontent le monde en fonction de leur vécu bouleversé, transfiguré par l'imagination où les frontières n'existent plus, ni les leurs d'origine, ni celles d'une langue marquée d'un sceau géopolitique. Nous rappellerons ici qu'à la suite du manifeste, un livre fut publié où, parmi les 27 auteur.e.s, certain.e.s appellent justement à cette reconnaissance de la diversité des expériences, des parcours et des relations culturelles. Si le « vécu » fait l'écrivain.e, ce vécu n'est jamais réductible à un modèle dominant, qu'il soit dicté par la France, la négritude ou le créolisme.

Comme possible approche pédagogique du phénomène de « littérature-monde », nous proposons de choisir par exemple, parmi ces 27 auteurs,

Boualem Sansal, écrivain algérien, censuré dans son pays pour des raisons politiques, qui écrit, au cœur d'une Algérie qui lui fait mal mais qu'il aime malgré tout. En mars 2008, il choisit de se rendre au Salon du Livre de Paris, malgré la polémique soulevée dans le monde arabe quant au choix d'Israël comme invité d'honneur et l'appel au boycott venant des pays arabes et certains intellectuels. Il s'en explique : « Je fais de la littérature, pas la guerre. La littérature n'est pas juive, arabe ou américaine, elle raconte des histoires qui s'adressent à tout le monde » (Sandal, 2016). A partir de cette déclaration, nous pouvons proposer une réflexion en classe qui permettra, dans une étape ultérieure, de poursuivre une lecture un peu plus complète de cet auteur, sans oublier d'établir un parallèle interculturel avec les auteur.e.s de l'exil latino-américain qui doivent eux-elles aussi surmonter les préjugés liés à leur identité, dans un monde pourtant globalisé.

Comme il nous semble important de faire découvrir les auteur.e.s du manifeste, nous continuerons avec quelques-un.e.s de ces 27, comme Abdourahman A. Waberi, éloigné de sa terre natale pour un « exil provisoirement définitif » comme il aime à le rappeler. Il quitte Djibouti à vingt ans pour suivre des études à Caen, s'établir par la suite en Normandie et résider actuellement aux Etats Unis, où il enseigne les littératures françaises et francophones, ainsi que la création littéraire. En ouvrant le champ de la création littéraire, il affirme « l'ici et l'ailleurs sont des notions de plus en plus liées, très difficiles à démêler à l'heure de la mondialisation, y compris dans l'espace de la fiction » (Waberi, 1998).

Dany Laferrière, qui, de fait, est déjà mentionné dans des méthodes de FLE 2 est un auteur canado-haïtien qui réside entre Montréal et Paris et qui se déclare « romancier de l'exil et des mondes multiples, chantre de la paresse et de la sensualité ». Dans *Chronique de la dérive douce*, il affirme que l'émigration est la dernière aventure de l'humanité : « Quitter son pays pour aller vivre dans un autre pays, dans cette condition d'infériorité, sans pouvoir retourner au pays natal, me paraît la dernière grande aventure humaine » (2012, pp. 205-206). Dans un entretien réalisé par *Le Monde* en 2006, il confirme :

Je ne veux pas subir l'outrage géographique, être défini par ma langue ou la couleur de ma peau, entendre parler de créole, métis, caribéen, francophone,

ni de Haïtien, tropical, exilé, nègre, toutes ces notions qui ont un petit air postcolonial. Je veux entendre le chant du monde et je refuse le ghetto (Laferrrière, 2006).

Ana Moï, écrivaine partagée entre Saïgon et Paris, faisant l'analyse lucide d'une situation en marge, ne se sent propriétaire d'aucun espace :

Je me suis toujours sentie en terra incognita [...] où «tout est à conquérir, chaque herbe, chaque poussière. La pratique de langues multiples et l'adhésion aux cultures respectives neutralisent le sentiment d'appartenance. On se transforme en étranger universel. On est soi et l'autre» (2006).

Elle ne prétend ainsi appartenir nulle part qu'à l'écriture. Quant à Amin Maalouf, écrivain franco-libanais, auteur des *Identités meurtrières*, il rejette fermement, lui aussi le terme « francophone » pour sa connotation à un passé entaché de nombreux « dérapages » :

Réserveons les vocables de « francophonie » et de « francophone » à la sphère diplomatique et géopolitique, et prenons l'habitude de dire « écrivains de langue française », en évitant de fouiller leurs papiers, leurs bagages, leurs prénoms ou leur peau ! Considérons les dérapages passés comme une parenthèse malheureuse, comme un regrettable malentendu, et repartons du bon pied (Maalouf, 2006).

Le point de départ de la découverte de chacun.e de ces auteur.e.s pourrait être la phrase de chacun.e choisie ici, dans ce texte, (ou un autre extrait qui pourrait décider la classe elle-même) qui susciterait une réflexion de la classe, comme nous l'avons proposé ci-dessus et qui serait suivi d'une lecture plus approfondie d'autres extraits. Le fil conducteur serait identifier ce qui caractérise la littérature-monde selon les concepts développés dans cet article et en quoi il existe une rupture avec le concept traditionnel de « littérature francophone ».

Tous ces auteur.e.s revendiquent le droit d'écrire dans une langue « décolonisée », ce qui leur chante, — dans la nostalgie ou non —, dans l'éloignement du pays natal, et selon le cheminement propre de leur « vécu » transfiguré par

l'imagination. Cette diversité s'inscrit, bien sûr, sur un fond dominé par la mondialisation et le métissage, deux réalités économiques et culturelles qui s'équilibrent, se régulent l'une l'autre. Découvrir ces auteur.e.s apporte ainsi plus de clarté à une nouvelle pratique d'écriture (et de lecture) en français qui dépasse les frontières, qui rassemble ces auteur.e.s dans une expression des multiples appartenances à l'humanisme. Pour résumer cette idée, nous concluons sur une réflexion de Nancy Houston, — une des auteur.e.s du manifeste —, qui aidera l'enseignant à mesurer combien l'exercice de lecture d'un écrivain ayant opté pour la « littérature-monde » peut enrichir chacun des lecteurs ou lectrices dans son interprétation propre du monde. De fait, il est souvent question de « traduire » dans l'enseignement des langues étrangères et ici, traduire est magnifié dans un partage transculturel, d'identités plurielles.

L'écrivain [...] écrit pour agrandir le monde, pour en repousser les frontières. Il écrit pour que le monde soit doublé, aéré, irrigué, interrogé, illuminé par un autre monde, et qu'il en devienne habitable. Ce faisant, l'écrivain traduit. [...] J'écris dans la langue que veulent bien parler mes personnages, j'écris les histoires qu'ils veulent bien me raconter, je les traduis de mon mieux en mots, scènes, dialogues et intrigues; en les lisant, chacun de mes lecteurs les traduit à nouveau dans sa langue ou plutôt ses langues à lui, celles qu'il reconnaît, celles qui l'aident à vivre et à comprendre ce qu'il vit (Houston, 2007).

Annexe

Qui sont alors les signataires de ce Manifeste? Bien qu'il semble incongru d'identifier les signataires en fonction de leur "nationalité" si justement, nous souhaitons les intégrer dans une identité-monde où sont effacées les identités particulières, il m'a paru important de montrer, malgré tout, pour les lecteurs et lectrices de cet article qui découvrent le concept, la diversité des origines de ces auteur.e.s et ainsi l'élan qui les rassemble autour d'un concept de mondialisation culturelle unificateur.

Les signataires de ce manifeste sont:

Muriel Barbery : **Française** née au Maroc auteure de « Le hérisson »

Tahar Ben Jelloun: écrivain, poète et peintre **franco-marocain**

Alain Borer, poète, écrivain-voyageur, romancier, dramaturge, critique d'art, **français**

Roland Brival musicien, chanteur et écrivain français.né en Martinique

Maryse Condé, journaliste, professeure de littérature et écrivaine d'expression française, **guadeloupéenne** indépendantiste

Didier Daeninckx, un écrivain **français**,

Ananda Devi, femme de lettres **mauricienne**.

Alain Dugrand, journaliste, voyageur et écrivain **français**

Édouard Glissant romancier, poète et philosophe **français né en Martinique**

Jacques Godbout, romancier, poète, essayiste, dramaturge, auteur pour enfants et cinéaste **québécois**

Nancy Huston, femme de lettres **franco-canadienne**, d'expression anglaise et française.

Koffi Kwahulé comédien, metteur en scène, dramaturge et romancier **ivoirien**

Dany Laferrière cadémicien, écrivain et réalisateur **canado-haïtien**,

Gilles Lapouge écrivain et journaliste **français**

Jean-Marie Laclavetine, éditeur, romancier et nouvelliste **français**

Michel Layaz, éditeur, romancier et nouvelliste **français**

Michel Le Bris, écrivain et essayiste **français**

JMG Le Clézio, écrivain de langue **française, de nationalités française et mauricienne**,

Yvon Le Men, poète et écrivain **français** Amin Maalouf, écrivain **franco-libanais**.

Alain Mabankou, écrivain et enseignant **franco-congolais**,

Anna Moï, écrivaine et styliste **française de naissance et vietnamienne**

Wajdi Mouawad, homme de théâtre, metteur en scène, dramaturge, comédien, directeur artistique, plasticien et cinéaste **libano-québécois**

Nimrod, Wilfried N'Sondé, un écrivain et chanteur **franco-congolais**, Esther Orner, écrivaine et traductrice **israélienne**.

Erik Orsenna, écrivain **français**.

Benoît Peeters, écrivain, un scénariste et un critique **belgo-français**.

Patrick Rambaud, écrivain **français**.

Gisèle Pineau, ne femme de lettres **française née en Guadeloupe** Jean-Claude Pirotte, écrivain, poète et peintre **belge**.

Grégoire Polet, écrivain **belge de langue française**

Patrick Raynal, écrivain, éditeur, scénariste, traducteur et journaliste français.

Raharimanana, écrivain **malgache en langues française et malgache**

Jean Rouaud, écrivain **français**

Boualem Sansal, écrivain **algérien d'expression française**,

Dai Sijie, cinéaste et romancier **chinois**

Brina Svit, femme de lettres **slovène écrivant principalement en français**.

Lyonel Trouillot, romancier et poète **haïtien d'expressions créole et française**. Anne Vallaëys, journaliste et écrivaine d'origine **belge née à Yangambi, alors Congo belge**,

Jean Vautrin, écrivain, réalisateur, scénariste et dialoguiste **français**

André Velter, poète, essayiste et homme de radio **français**

Gary Victor, crivain, scénariste **haïtien**

Abdourahman A. Waberi écrivain **franco-djiboutien d'expression française**

Bibliographie

- Ben Jelloun, T. (2007). La cave de ma mémoire, le toit de ma maison sont des mots français. En M. Le Bris y J. Rouaud (Eds.), *Pour une littérature-monde* (pp. 113-124). Gallimard.
- Glissant, É. (1997). *Traité du Tout-Monde*. Gallimard.
- Huston, N. (2007). Traduttore non è traditore. En M. Le Bris y J. Rouaud (Eds.), *Pour une littérature-monde* (pp. 151-160). Gallimard.
- Laferrière, D. (2006). Dany Laferrière : "Je veux entendre le chant du monde". *Le Monde*.
- Laferrière, D. (2012). *Chronique de la dérive douce*. Boréal.
- Le Bris, M. (2007). Pour une littérature-monde en français. En M. Le Bris y J. Rouaud (Eds.), *Pour une littérature-monde* (pp. 25-53). Gallimard.
- Maalouf, A. (10 mars 2006). Contre "la littérature francophone". *Le Monde*.
- Mabanckou, A. (14 juillet 2007a). La littérature-monde en français : un bien commun en danger. *Libération*.
- Mabanckou, A. (2007b). Le chant de l'oiseau migrateur. En M. Le Bris & J. Rouaud (Eds.), *Pour une littérature-monde* (pp. 54-66). Gallimard.
- Mabanckou, A. (18 mars 2006). La francophonie, oui, le ghetto, non. *Le Monde*.
- Moï, A. (2006). *Espéranto, désespéranto : la francophonie sans les Français*. Gallimard.
- Sansal, B. (2 novembre 2016). Entretien. *Le Nouvel Observateur*.
- Waberi, A. A. (1998). Les enfants de la postcolonie : Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire. *Notre Librairie*, (135), 8-15.

Bibliographie complémentaire pour ceux-elles que le thème intéresse

- Artuñedo Guillén, B. (2009). La "littérature-monde" dans la classe de FLE : passage culturel et réflexion sur la langue. *Synergies Espagne*, (2), 235-244.
- Corio, A. (2010). De « l'éloge de la créolité » au manifeste pour « une littérature-monde en français » : oxymores, nouveaux essentialismes, ouvertures et illusions. *Francofo-
nia*, (59), 75-86. Casa Editrice Leo S. Olschki.
- Di Meo, N. (2010). L'universel et le particulier : enjeux et présupposés de la "littérature-monde" en français. *Carnets*, Première Série (2), Numéro Spécial, 55-68.
- Gnocchi, M. C. (2010). Du Flurkistan et d'ailleurs : Les réactions au manifeste « Pour une littérature-monde en français ». *Francofo-
nia*, (59), 87-105. Casa Editrice Leo S. Olschki.
- Mouginot, O. (2014). Pour une littérature-monde (1) : des voix pour un "désir-monde". *Ateliers du dire en français langue étrangère*. <https://atelit.hypotheses.org/174>
- Musanji Ngalasso-Mwatha (2011). *Le sentiment de la langue chez les écrivains franco-
phones*. Presses Universitaires de Bordeaux.

- Pattano, L. (2010). La littérature-monde et les pouvoirs de l'imaginaire : Entretien avec Michel Le Bris. *Francofonia*, (59), 131-147. Casa Editrice Leo S. Olschki.
- Valat, C. (2007). *Pour une littérature-monde*, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud. En *Horizons maghrébins – Le droit à la mémoire*, (57), 193-199. https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2007_num_57_1_2576